

fut connu du Conseil, il parut à tous si favorable et si bien parer aux difficultés, qu'à l'unanimité on se résolut à en profiter sur l'heure et à précipiter l'arrestation de Jésus. Les trente shekels, environ cent francs, furent comptés au traître, à la condition qu'il épierait le lieu et le moment de livrer son Maître. *Dès lors Judas s'entendit avec les Princes des prêtres et les magistrats, sur les moyens de saisir Jésus, loin de la foule, et il cherchait une occasion favorable de le leur livrer*¹.

LE JEUDI SAINT. LA CÈNE L'EUCARISTIE. LE DISCOURS APRES LA CÈNE

I. — « Sorti, sans néanmoins le quitter, du sein du Père; venu d'en haut pour accomplir son œuvre, le Verbe des Cieux s'achemina vers le soir de sa vie. Alors que son disciple allait le livrer à ses ennemis, à ses disciples Lui-même tout le premier se livra »².

Ainsi chante l'Eglise, à travers les siècles, les merveilles du Jeudi Saint. Ineffables merveilles, dont il n'est pas téméraire d'affirmer qu'elles sont le couronnement de la Rédemption tout entière. Si le Sacrifice de la Croix sauve le monde, la Messe étend et perpétue le Calvaire à tous les points du temps et de l'immensité, et reste, jusqu'à la fin du monde, jusque dans l'éternité sous son rite mystérieux, la suprême glorification de Dieu et le suprême salut des prédestinés. Si l'Incarnation fait du Verbe l'hôte de la famille humaine, la Communion l'unit ineffablement à chacun de nous. Le Sacrifice de la Croix mesure l'espace d'un moment, le Sacrifice

¹ Luc., XXII, 6.

² Hymne : « Verbum Supernum ».

non sanglant s'étend à tous les siècles. Le Calvaire est envahi par l'inférieur tumulte des insulteurs et des bourreaux, le Cénacle et l'autel Catholique sont le rendez-vous des âmes silencieuses que l'amour transporte, que le respect incline, que la piété remplit.

La célébration de la Messe, l'Institution de l'Eucharistie, la première communion des Apôtres, ne furent pas d'ailleurs les seuls divins événements de ce jour béni entre tous les jours; Jésus le termina par ce « discours après la Cène », où il concentra les feux de sa doctrine et les effusions de son amour.

C'est pour ces sublimes choses qu'il s'arracha aux étreintes de sa douloureuse Mère, aux larmes de ses hôtes de Béthanie et reprit la route de Jérusalem. Ses Apôtres en chemin lui demandèrent ses ordres pour la célébration de la Pâque. Sa réponse fut celle d'un Dieu qui dispose de tout à son gré, tourne les volontés comme il lui plait, et trempe les courages là où ils pourraient défaillir. *Allez à la ville. A peine y serez vous entrés que vous rencontrerez un homme portant un vase plein d'eau. Suivez le où il entrera et dites au propriétaire de la maison : « Voici le message du Maître : Mon temps est proche c'est chez toi que je viens faire la Pâque avec mes Disciples. Où est le lieu où je pourrai manger avec eux l'agneau pascal »*¹. Si ce maître de maison était un disciple secret du Sauveur, il dut se réjouir; mais il dut trembler aussi devant les menaces proférées par le Sanhédrin contre quiconque fraierait avec Jésus, et le même Dieu qui disposait en maître de sa demeure dut fortifier par une grâce intime son courage ébranlé. Il fit avec bonheur les préparatifs de-

¹ Matt., XXVI, 17, 18. Marc., XIV, 12, 14. Luc., XXII, 7, 12.

mandés, et Jésus put d'avance en témoigner à ses Apôtres : *Il vous montrera une vaste salle toute ornée. C'est là que vous disposerez tout*¹. Une « vaste salle », des « tentures » ! C'est la première fois que le Dieu-pauvre commande quelque luxe pour sa réception. Mais il s'agit de la plus sublime de ses œuvres, de l'Institution du plus divin de ses Sacraments, et son Eglise devra se souvenir à travers les âges des splendeurs dont il lui conviendra d'environner le Culte de l'Eucharistie. *Ils allèrent donc, Pierre et Jean, comme les désigne l'un des Evangélistes ; ils trouvèrent tout comme Jésus l'avait annoncé et firent les apprêts de la Pâque*².

Nous sommes au soir du Jeudi-Saint et comme les fêtes commençaient dès la veille, les Evangélistes ont pu dire indifféremment : ou comme saint Jean que l'on était « à la veille de Pâques », « Ante diem festum Paschæ »³, ou avec les Synoptiques que « la Pâque était commencée », « prima die Azymorum »⁴. Jésus et ses Disciples entrèrent au Cénacle, dans cette salle témoin vénéral des plus hauts mystères, refuge des Apôtres jusqu'à leur diffusion à travers le monde, et berceau de l'Eglise naissante. La première parole du Sauveur est une parole d'amour : *Combien ardemment j'ai désiré manger cette Pâque avec vous avant de souffrir ! Car je ne la mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le Royaume de Dieu*⁵. Par ces mots Jésus-Christ désignait sa Rédemption tout entière : sa mort

¹ Luc., XXII, 12. Marc., XIV, 15.

² Luc., XXII, 8, 13. Marc, XIV, 16. Matt., XXVI, 19. Marc., XIV, 17.

³ Joan., XIII, 1.

⁴ Matt., XXVI, 17.

⁵ Luc., XXII, 14, 15.

et par cette mort la cessation des figures, l'abolition de la loi de crainte, de la Pâque Mosaïque, en leur lieu la Nouvelle Alliance, l'Eglise, vrai royaume de Dieu, la messe, l'Eucharistie véritable Pâque des fidèles, le « passage » de la terre au ciel, du temps à l'éternité bienheureuse. C'était donc la dernière fois que s'immolait l'agneau figuratif, auquel allait se substituer « l'Agneau de Dieu » mystiquement immolé dans l'Eglise de la terre et sur le mystérieux autel des Cieux. Voilà tout ce que l'âme du Sauveur avait « ardemment désiré ».

Les paroles qui suivent accentuent le sens des précédentes. Suivant en cela le cérémonial du repas de la Pâque, Jésus fit circuler la coupe pleine de vin mêlé d'eau en disant : *Prenez et vous la partagez. Je vous le déclare, je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que soit venu le royaume de Dieu*¹, c'était dire qu'il allait mourir, puis ensuite ressusciter, et, apparaissant à ses Apôtres, partager avec eux leurs repas. C'était aussi faire pressentir la coupe énivrante des voluptés éternelles et cette table des Cieux où Jésus lui-même devait servir aux Elus, ses convives, le vin de l'immortalité.

Ainsi s'ouvrait le repas de la Pâque Juive. Il se poursuivait par un autre cérémonial. Un bassin rempli d'eau était apporté et tous se lavaient les mains, pour préfigurer avec quelle pureté il fallait manger l'Agneau pascal. Jésus semble s'être conformé à ce rite, mais en lui apportant la plus stupéfiante modification. *Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Le repas com-*

¹ Luc., XXII, 16, 17, 18.

mençait et déjà le démon avait mis au cœur de Judas le dessein de le trahir. Jésus savait que le Père a tout remis entre ses mains, et que sorti de Dieu il allait retourner à Dieu, Jésus se lève de table, dépose ses vêtements, et, prenant un linge il le met autour de lui. Puis il verse de l'eau dans un bassin et commence de laver les pieds de ses disciples, et les essuie avec le linge attaché à sa ceinture¹. Certes Jésus avait raison de dire qu'ayant aimé l'homme il alla aussi loin que peut aller l'amour ! Le voici aux pieds de sa créature ! Aussi humilié, aussi penché vers elle, qu'il se peut faire ; lui donnant ainsi le plus extraordinaire exemple de la Charité. Aussi saint Jean a-t-il soin, avant de montrer en Jésus l'homme abaissé par amour outre toute mesure, de relever en lui la puissance et la grandeur de la Divinité. Il est vraiment Dieu Celui qui aime et s'humilie ainsi ! *Il est sorti de Dieu*, il est engendré éternellement, il est Dieu comme le Père qui l'engendre ; *tout lui a été remis entre les mains*, il est le Dominateur suprême, le Juge souverain, le Centre où tout aboutit, et « rien de ce qui se fait ne se fait sans lui ». Il est Roi sur la terre, il l'est dans le ciel, « où il retourne dans le sein du Père ». Et c'est ce Fils du Très Haut que nous voyons aux pieds de l'homme, son humble et chétive créature.

Les Apôtres se laissaient faire : Pierre se révolta. *Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds !* Il ne comprenait pas deux choses : que l'acte du Sauveur était le symbole de toute sa rédemption, l'eau du bassin la figure du sang qu'il allait répandre, la purification des Apôtres l'annonce de celle du genre humain. Puis, il ne

¹ Joan., XIII, 1, 6.

voyait pas dans l'abaissement de l'Homme-Dieu la leçon de charité que lui et tous les fidèles devaient imiter durant le cours des âges chrétiens. Dans sa fougue ignorante il accentuait ses refus : *Jamais, non jamais, vous ne me laverez les pieds*¹ ! La réponse du Sauveur, en l'effrayant, changea d'un coup ses dispositions. *Si, je ne te lave, lui dit Jésus, tu n'auras point de part avec moi*². Menace terrible pour tous ceux qui se mettent en dehors de la Rédemption, ou qui, faisant profession de Christianisme, n'ont pas en eux la grâce qui seule nous unit à Dieu. Pierre s'en croyant privé s'écria : *Seigneur, non seulement les pieds, mais les mains et la tête*³ ! Jésus redressa de nouveau la fausse idée qu'il se fait de lui-même. Il était pur de toute faute mortelle ; il ne lui restait plus qu'à effacer la légère souillure de ses fautes moindres. *Celui, dit Jésus, qui a été lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds pour être entièrement pur. Et vous êtes purs*⁴. Ma grâce vous a lavés et mon sang par anticipation purifiés de toute mortelle souillure.

*Mais non pas tous*⁵ ! Ici, commence pour l'âme de Jésus une émotion douloureuse qui ne le quittera plus, qui ira grandissant sans cesse et fera coup sur coup jaillir de son cœur et de ses lèvres de poignantes exclamations. Judas est revenu au milieu du Collège apostolique, il s'est assis à la table commune, il a vu, sans frémir et sans fléchir, Jésus à ses pieds ; rien ne le touche et il va s'enfonçant dans le crime et la perdi-

¹ Joan., XIII, 6-7-8.

² Joan., XIII, 8.

³ Joan., XIII, 9.

⁴ Joan., XIII, 10.

⁵ Joan., XIII, 10.

tion. *Jésus savait qui le trahirait, c'est pourquoi il ajouta : « vous n'êtes pas tous purs ¹ ! »*

A la douleur que lui cause la trahison de son disciple, Jésus joint la plus héroïque patience, et, jusqu'au dernier moment, l'ardent désir de l'amener à la pénitence. La sanctification des autres Apôtres ne cesse non plus de le préoccuper, et après avoir repris ses vêtements et s'être remis à table, il tire du grand acte d'humilité et de charité qu'il vient d'accomplir la leçon dont les douze et nous avec eux avons le plus pressant besoin. Nous sommes orgueilleux par nature, jaloux les uns des autres, obstinément égoïstes, et incapables dans la plupart des cas de nous humilier devant nos semblables. Après avoir contemplé un Dieu aux pieds de l'homme, écoutons son victorieux enseignement. *Savez-vous ce que je viens de vous faire ? Vous m'appellez Maître, Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, Moi, votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres, car je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme je vous ai fait ².* L'Eglise a religieusement recueilli la leçon du Maître. Elle a, par milliers, prosterné aux pieds des pauvres l'élite de ses fidèles ; durant les siècles de foi on voit les princes laver les pieds des indigents ; les Prélats le font solennellement dans l'Eglise ; continuellement et partout la charité unie à l'humilité rend aux nécessiteux les plus bas offices et se fait gloire d'en devenir pour l'amour du Christ la servante. Si, nous ne nous lavons pas matériellement les pieds les uns aux autres, faisons-le spirituelle-

¹ Joan., XIII, 10.

² Joan., XIII, 12-13-14-15.

ment. Comment ? Par la correction fraternelle accomplie en toute charité. Par nos prières, nos exhortations, nos supplications, au besoin nos réprimandes, faisons disparaître les souillures qui défigurent les âmes de nos semblables. Mais ne faisons tout cela qu'avec une humilité profonde, et les yeux sans cesse tournés vers le Dieu anéanti. *En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas au-dessus de son maître, ni l'apôtre plus grand que Celui dont il tient sa mission. Si vous comprenez cela, vous serez heureux le mettant en pratique ¹.*

Ils le comprirent, le pratiquèrent, devinrent des serviteurs fidèles, des apôtres dévoués et par là arrivèrent à cette béatitude promise par leur Maître. Un seul, Judas, fit une déplorable exception. Et Jésus ne cesse de lui mettre devant les yeux sa trahison et le sort dont elle sera suivie. Il le fait d'abord à mots plus couverts : *Ce n'est pas de vous tous que je parle, je connais ceux que j'ai choisis ².* Sans doute, j'ai choisi Judas comme les autres pour la grâce et pour l'apostolat, mais lui-même me forcera à ne plus le choisir pour la gloire. Il rendra inutile le premier choix que j'ai fait de lui ; il réalisera de son plein gré la prophétie que l'Ecriture a faite de son crime : *Il faut que s'accomplisse cette parole de l'Ecriture : « Celui qui mange à ma table, lèvera le pied contre moi ³ ».* Cette révélation avait dans la pensée de Jésus un double but : d'abord, amener Judas au repentir en se voyant découvert, puis de prémunir les autres contre le découragement et le scandale, en leur montrant un Dieu dans Celui qu'on

¹ Joan., XIII, 16-17.

² Joan., XIII, 18.

³ Joan., XIII, 18.

allait trahir. *Dès maintenant je vous l'annonce afin que vous connaissiez qui je suis quand tout cela s'accomplira*¹. Une considération encore les doit tenir fermes, c'est celle de la future récompense. Si trahir le Christ c'est se vouer à la perdition, le recevoir c'est aller à Dieu pour jouir en Dieu de l'éternel bonheur : *Quiconque me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé*².

C'est en continuant le repas pascal et en mangeant l'agneau que Jésus parlait ainsi. A cet instant, le crime de Judas l'obsède comme une vision d'enfer, et pour en montrer toute l'horreur, il permet à sa sainte âme d'être saisie et secouée par une émotion poignante. *Après avoir dit ces choses, Jésus se troubla en son esprit, et tandis que ses Disciples étaient à table et continuaient le repas, il leur dit ouvertement : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira !... Il mange avec moi*³ ! Ce fut un coup de foudre pour les Apôtres, qui jusqu'ici n'avaient pas saisi les allusions de leur Maître, ou n'y avaient prêté qu'une demi attention. Maintenant, il n'y avait plus de doute ni d'hésitation possible ; la parole était claire, l'émotion et la douleur d'où elle s'échappait en augmentaient encore le sinistre éclat. *Accablés d'effroi et de tristesse, les Disciples se regardaient l'un l'autre, ne sachant de qui parlait Jésus ; ils se demandaient qui d'entre eux ferait cela, et s'adressant au Maître : « Seigneur, disait chacun, est-ce moi ? »* Judas se taisait. Sans vouloir le faire connaître encore, *Jésus reprit : « C'est*

¹ Joan., XIII, 19.

² Joan., XIII, 20.

³ Joan., XIII, 21.

⁴ Joan., XIII, 22. Matt., XXVI, 21, 22, 23. Marc., XIV, 18, 19, 20. Luc., XXII, 21-23. Joan., XIII, 21-22.

*l'un des douze, il met la main au plat avec moi ; c'est lui qui doit me trahir*¹. Plusieurs, sans doute, mettaient en ce moment la main sur les mets, et Judas put ainsi échapper à la honte d'être divulgué. D'ailleurs, le soin qui absorbait Jésus était avant tout la conversion de son apôtre, et pour vaincre par la terreur cette âme sur laquelle n'avait plus prise l'amour, il lui montra l'horreur de l'abîme dont il s'approchait. *Le Fils de l'Homme s'en va selon ce qui a été prédit de lui. Mais, malheur à l'homme par qui il sera livré ! Mieux voudrait pour cet homme qu'il ne fut jamais né*² ! L'existence est en elle-même le premier des biens et le point de départ de tous les autres, mais mise en face des supplices de l'enfer, elle cesse d'être un bien et ne vaut pas le néant.

Judas resta aussi inébranlable devant la terreur que devant l'amour, et, pensant que son silence pouvait le trahir, il paya d'audace et posa à son tour la même question : *est-ce moi, Rabbi ? — Tu l'as dit, répartit Jésus, c'est toi*³ ! Ou bien ce mot fut dit à voix basse et à Judas tout proche, ou bien, usant de sa puissance divine, le Sauveur fit qu'elle ne fut entendue que du traître. Aucun des Apôtres ne sut encore quel serait le coupable.

Une seconde coupe de vin circula, et Jésus comme pour la précédente en prit sujet d'annoncer sa sortie de ce monde, sa résurrection et l'éternel banquet des Cieux. *Recevez-la, dit-il, partagez-la entre vous, car je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'à ce que le*

¹ Matt., XXVI, 21, 22, 23. Marc., XIV, 18, 19, 20. Luc., XXII, 21-23.

² Matt., XXVI, 24. Marc., XXIV, 21. Luc., XXII, 22.

³ Matt., XXVI, 25.

*Royaume de Dieu soit arrivé*¹. Avec vous je le boirai nouveau dans le royaume de mon Père, quand je vous apparaîtrai après ma résurrection, quand vous serez mes convives dans la béatitude des Cieux.

Nous voici au moment solennel ! Au repas de l'Ancienne Pâque va succéder la Pâque Nouvelle ; à l'agneau figuratif l'Agneau véritable, au vin des festins de ce monde le breuvage des Cieux. Le Dieu Rédempteur met le sceau à toutes ses merveilles : l'Eucharistie comme Sacrement et comme Sacrifice est instituée.

II. — *Le repas s'achevait : Jésus prit du pain, le bénit, le rompit, puis le donna à ses Disciples en disant : « Prenez et mangez CECI EST MON CORPS qui est livré pour vous ». De même prenant la coupe, à la fin du repas, il rendit grâce, la bénit et la présenta à ses Disciples, en disant : « buvez en tous, car CECI EST LE CALICE DE MON SANG, le sang de la Nouvelle Alliance qui sera versé pour vous et pour un grand nombre en rémission des péchés*².

*FAITES CECI EN MÉMOIRE DE MOI*³ *chaque fois que vous le boirez.*

Si les paroles sont courtes et simples, l'œuvre est immense. Et dans cette brièveté et cette simplicité nous reconnaissons l'acte d'un Dieu. « Dieu dit : tout se fait. Dieu commande : tout s'accomplit ». Quand Dieu crée l'Univers il le crée d'une simple parole ; de simples et brèves paroles aussi, quand il organise la matière et parfait l'œuvre des six jours. A la Cène reconnaissons le même Dieu qui d'un mot fait jaillir la plus merveilleuse

¹ Luc., XXII, 16-17.

² Matt., XXVI, 26-28. Marc., XIII, 22-23-24. Luc., XXII, 19-20.

³ Luc., XXII, 19. I Corinth. XI, 24.

de ses créations. Mais si Dieu conçoit et réalise d'un seul coup ses merveilles, notre faible intelligence doit séparer chaque partie pour s'en rendre bien compte, et s'arrêter, pour en exprimer tout le sens, devant chaque mot de l'Evangile.

A quel moment Jésus a-t-il institué l'adorable Eucharistie ? La veille de sa mort. C'est l'heure solennelle, c'est l'heure du mourant. Chaque mot prononcé alors laisse d'ineffaçables suites ; les plus grands actes, les donations les plus sacrées, les recommandations les plus inviolables, se font sur une couche de mort.

C'est à la suite de la Pâque légale que le Sauveur nous donne sa chair à manger et son sang à boire. Il joint ainsi les deux Alliances : l'Ancienne qui prend fin, la Nouvelle qui s'y substitue. L'Agneau figuratif disparaît, l'Agneau véritable lui succède.

Etudions avec soin la « matière » du Sacrement. C'est le pain, c'est le vin. Pourquoi le pain ? pourquoi le vin ? D'abord parce que Dieu voulait se donner à nous en nourriture, et établir entre les figures et la réalité une identité parfaite. On mangeait la chair des victimes figuratives : on mangera de même la chair de la Victime véritable. C'est bien en réalité que l'on mangeait la chair des victimes dans l'Ancienne Alliance : c'est de même bien en réalité qu'on mangera la chair de la Victime divine dans l'Alliance nouvelle.

Mais si de part et d'autre la manducation a la même réalité, l'effet est tout différent. La nourriture ordinaire se change en nous-mêmes, devient notre chair et notre sang. A Dieu ne plaise que nous disions de même de la Chair divine, quand nous la mangeons ! Ce n'est pas le Christ que nous transformons en nous. C'est Lui qui nous élève, nous transforme en Lui-même : « Je vis :

non, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ Jésus qui vit en moi ». Il s'est fait homme et se donne à moi en nourriture pour me faire devenir un dieu : « Factus est homo ut nos faceret deos ».

Cette transformation merveilleuse qu'il opère en nous, fait du Sacrement de l'Eucharistie le couronnement de tous les autres. Tandis que les autres ne nous donnent de Jésus-Christ que la grâce dont il est la source, celui-là dépose en nous la source elle-même, le Christ auteur de la grâce.

Que si nous demandons pourquoi ont été choisis le « pain » et le « vin » comme matière du Sacrement : des raisons très simples, d'autres très belles et très profondes, nous sont données. La Communion de la Chair et du Sang du Sauveur devait être universelle ; tous les fidèles de tous les pays, de toutes les latitudes, devaient y participer : Jésus-Christ choisit donc ce qui partout et toujours fait le fond de l'alimentation humaine, ce que tout sol produit, ce qui ne fait jamais défaut nulle part. Mais Dieu poursuivait aussi un dessein profond, le pain fait de mille grains broyés et unifiés, le vin que le pressoir fait jaillir de grappes si multiples, nous représentent au vif le corps mystique du Christ, l'Eglise, composée de la multitude des fidèles dont le Sacrement fait un seul tout divin. « Ne sommes-nous pas un seul même corps s'écriait l'Apôtre, nous qui participons au même Pain ? »

O fidèles que l'on voit à la même Table, nourris du même Pain, qui vous donne le droit de vous séparer par des brouilles, de vous déchirer par d'amers dénigrements, de vous mépriser dans des orgueils de castes, de vous délaissier dans d'impitoyables égoïsmes ?

Le pain et le vin étaient d'ailleurs essentiels au Sacer-

doce de Jésus-Christ « Prêtre selon l'ordre de Melchisédech ». Bien avant le rite Mosaique et les sacrifices de l'Ancienne Loi, Melchisédech faisait au Très-Haut l'oblation « du pain et du vin », et était en cela la Figure de l'Homme-Dieu. Ce qu'annonçait la figure la vérité devait le réaliser.

Jésus donc prit du pain, le bénit, le rompit, puis le donna à ses Disciples. Cette « bénédiction » a des sens profonds. La terre, maudite sous le premier Adam, ne produisant plus que « ronces et épines », est, par le second Adam, Jésus-Christ, relevée de son antique malédiction. Le pain qu'elle produira ne sera plus arrosé des larmes et de la sueur de l'homme, mais deviendra un Pain de bénédiction et de joie éternelle. Le vin réalisera pleinement la prophétie : « il réjouira le cœur », il jettera l'âme dans l'ivresse du divin amour. C'est cela que Jésus bénit. Mais la bénédiction par excellence n'est-ce pas lui-même ? N'est-ce pas lui qui « est le Dieu béni dans tous les siècles » ? Et « le calice que nous bénissons, s'écrie saint Paul, n'est-ce pas la communion au sang du Christ » ? Enfin quand Jésus bénit le pain, il étend cette bénédiction aux effets que produira l'Eucharistie durant les siècles. Il bénit la lignée entière des enfants de son Eglise que déifiera son Sacrement, que le Pain céleste nourrira.

Jésus le rompit. Encore d'admirables significations. C'est le Corps sacré de la Victime, « broyé pour nos crimes, brisé pour nos iniquités ». Quand le Sauveur « rompt le Pain », c'est sa passion, ses plaies saignantes, le brisement de tous ses membres, qu'il préfigure. Ce pain rompu nous élève ensuite au mystère de l'Incarnation. Un en nature tant qu'il est Dieu dans le sein de son Père, le Verbe dès qu'il s'incarne et se fait Homme-

Dieu unit deux natures en son unique Personne. L'Hostie est une, mais nous la partageons et elle devient ainsi multiple dans son unité. La troisième signification nous regarde : ces fragments du même pain figurent la multiplicité des grâces que Jésus-Christ répand en tous les membres de son Église.

Puis *le donna à ses Disciples*. L'Eucharistie ne se donne qu'aux seuls baptisés; il faut être enfant de Dieu pour être nourri du pain de Dieu, il faut être élevé à la vie divine pour recevoir le Pain Vivant. Aussi, dans la primitive Église, les Catéchumènes sortaient-ils de l'assemblée des fidèles avant la célébration des Saints Mystères.

Refuse-t-on la communion aux indignes, quand leur état est caché ? Non. D'après le sentiment très commun. Judas était présent et reçut comme les autres le Corps du Sauveur. C'était pour lui la dernière tentative de l'amour, c'était pour l'Église la règle qu'elle devait suivre plus tard.

Il le donna à ses Disciples en disant : prenez et mangez. « Prenez ». Le don ineffable est de Dieu, mais la coopération du fidèle est exigée. Nous devons tendre bien plus le cœur, l'âme, la volonté, que la main. Une préparation est nécessaire, le désir est commandé, la foi est requise, la pureté s'impose. Celui-là est indigne de recevoir Jésus-Christ qui n'éprouve pour lui que froideur et indifférence, qui vient au banquet céleste comme à un festin ordinaire, ou n'y apporte qu'une âme souillée par le péché grave. — « Mangez ». Jésus-Christ entend bien donner à ce mot toute sa signification, toute son énergie. Sans cesse, dans la promesse qu'il fit de la divine Eucharistie, il l'employa. « Celui qui mange ma chair... Celui qui me mange... Si vous ne mangez la

chair du Fils de l'Homme... Mangez « car cette chair est nourriture... » Comment s'y méprendre ? Comment oser enlever à ces expressions la force que le Sauveur y a mise ? Comment prétendre que « manger » veut dire « croire » ? Comment changer cette manducation dont Jésus-Christ proclame la réalité en une simple aspiration toute spirituelle ? Comme le Sauveur a parlé, l'Église, colonne de la vérité, a compris, et comme elle a compris elle a enseigné durant tous les siècles. Que valent les négations de quelques hérétiques devant la foi et la pratique de tous les âges chrétiens ? — Mais nous voici aux paroles mêmes de la Consécration et la réalité du Sacrement apparaît avec plus de lumière encore.

Ceci est mon Corps qui est livré pour vous. Que viennent faire ici les obscurités, les doutes, les difficultés, les prétendues impossibilités qu'oppose la fragile raison humaine ? Disons-nous que l'œuvre est de l'homme ? Faisons-nous difficulté d'avouer que l'ordre des choses est bouleversé, que les miracles s'accroissent, que dans nos Saints Mystères rien ne garde plus les proportions ordinaires ? Qui parle ? Non le prêtre, mais Jésus-Christ. Le prêtre ne fait que prêter sa voix à la Suprême Puissance. C'est l'Homme-Dieu qui dit : « Ceci est mon Corps ». C'est Dieu, à qui rien ne résiste, qui fait jaillir comme il lui plaît les mondes du néant, qui change à son gré la nature des êtres, qui peut détruire et créer, ou bien détruire une substance tout en laissant les apparences sous lesquelles elle se montrait à nous. Qui osera limiter la Puissance infinie ? Quand l'Homme-Dieu dit : « Ceci est mon corps », le pain n'est plus ; là où était le pain, c'est le Corps du Sauveur. Mais la même puissance par laquelle le pain n'est plus en conserve aux yeux les apparences, les « espèces ». Et quand